L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS.

BUREAUX, No 72, RUE DU CHANTRES.

NOUVELLE-ORLEANS

MERCREDI MATIN, 18 DECEMBRE.

FEUILLETON.

UN MILLION

QUI S'ENNUIE.

C'est dans un riche appartement situé à l'entrée d'une maison neuve de l'avenue des Champs Elysées, que nous nous sommes rencontrés.

Le cordon de sonnette en soie rouge ne porte pas encore la marque des nombreuses mains qui le feront pas tiré. La porte est élégante et un peu prétentieuse par la peinture à peine sèche. Le vestibule, garni d'une banquette circulaire en velours vert, rehaussé de clous dorés, rehausse de leur premier éclat, a conservé l'odeur âcre de la colle, qui a servi à plaquer sur la muraille un papier dont la couleur et la douceur s'harmonisent avec l'étoffe de la banquette.

La salle à manger, tendue de cuir de Cordoue, d'une teinte mordorée, est meublée de vieux chênes dont les craquements intempestifs décèlent la jeune âge.

La chambre à coucher ne peut être comparée qu'à un sachet, tant le palissandre renfermé sous des tentures en damas bleu de ciel exhale son pénétrant parfum.

Le salon blanc et or est en feuillis de meubles de Boulle aux reflets cuivrés, les canapés, les fauteuils et les chaises en bois doré recouvert de brocart, commandé spécialement à Lyon, répand d'une telle fraîcheur qu'on hésite à s'y asseoir.

L'ameublement du cabinet de travail se compose d'une table, d'un bureau, d'une bibliothèque hermétiquement fermée, le tout en bois de chêne, aux contours tourmentés et relevés par une galerie de bronze doré, pleine d'aspérites.

Une panoplie est appendue à la boiserie, elle est formée de mousquets, de pistolets et d'arquebuses, qui n'ont jamais vu le feu; de sabres, de dagues, d'épées et de poignards vierges de tout massacre. Il y a là toute la poésie, que ces innocents instruments de mort étaient encore en fabrique.

Tout nous en le voit, tout était neuf, et il avait fallu plus d'argent que de goût pour arriver à la combinaison d'un mobilier semblable.

En effet, le propriétaire de l'appartement que nous venons de visiter, ancien ouvrier et arrivé récemment à la place de contre maître, plus tard à la direction de haute fourneaux, avait fait en quelques années une fortune assez rapide pour considérable. Ignorant des choses de la vie élégante, il avait voulu tout faire y goûter. Pour lui, le beau était le cher.

M. Homardel avait peu de connaissances; par elles c'y se signalerait seulement Jules Du Vivier, de quelques années plus jeune que lui. Les deux personnages étaient connus à l'usine comme, à l'époque de la mort du père de Duvier, dont la fortune consistait en parts dans l'établissement.

Quelques années s'étaient écoulées, et peu dans que Homardel arrivait à la considération de fortune, l'ouvrier devenait l'héritier spirituel. Au moment où commence ce récit, c'est le propre chez Homardel pour un déjeuner de corps. Dans la salle à manger, Homardel, homme de confiance et son valet qu'il avait de sa sœur veuve, lorsqu'il gérait encore l'usine, mais avec un dévouement qui touche à l'oubli.

Pour midi, disait-il, en appuyant sur les mots.

Soyez tranquille, répondait le garçon, rien ne manquera. Je madère soc, le bordeaux tiède, le champagne frappé.

Monsieur m'a aussi recommandé d'avoir des fleurs, ajoutait le valet.

Oui, une corbeille de fleurs pas mal au milieu de la table. J'en ferai la commande en passant chez Mme Prévost, vous n'avez pas à vous en occuper.

Si ce n'est le garçon sortit.

Simonin resta seul, se prit à murmurer entre les dents. Du madère, du bordeaux frais de du champagne frappé! Eh oui ils des inventions! Bon Dieu! Et des fleurs sur la table, à quoi bon? Encore si on les mangeait dans la salade, comme les capucines!

Pendant ce monologue arrivé Homardel: Je ne peux, dit-il, mettre la main sur le compte du mon déjeuner, j'avais préparé d'avance pour le porter au Cafe anglais.

Que monsieur veuillebien ne pas s'en occuper, j'ai pris du café vient de venir, et je le trouve.

Ah! c'est bien, fit Homardel, du moment qu'il est venu le prendre, c'est une affaire de moins pour le dois pouvoir oublier les Heures. Et vous m'adresse de la fleuriste dont on nous parlait hier. Je veux beaucoup à ma corbeille du milieu, pour ma table de Cloupet.

Encore une petite de moins pour vous, rendez-moi, le garçon qui a l'habitude de ces choses-là, s'en est allé, aussi chargé! Ah! ma chère, c'est plus convenable, a quoi servirait d'être millionnaire, pour faire vos courses vous même!

Ici-même, je suis millionnaire, pensa Homardel en ajoutant toucher mes revenus. Ah! c'est bien, c'est ce qu'il faut pour vivre. Et vous ne pouvez pas vivre. Dommage! dommage mon chapeau.

Mais, monsieur, dit encore le valet, vous n'avez pas non plus entre vous. Le cocher, l'homme est l'usage, les a touchés et apportés. Les quantiques ont été préparées et aiguisées par l'homme d'affaires de monsieur. Le cocher est leur notre secrétaire. Tout le monde a pour, excepté le locataire du second.

Le locataire du second! je le ferai pour vivre! Cette me donnera de l'occupation.

Mais non, monsieur vous oites trop vif. Ce locataire avait payé d'avance, parce que des affaires urgentes l'obligeaient à quitter subitement Paris pour quelques jours.

Il avait des affaires! Il est bien heureux.

Mes locataires sont occupés, moi seul n'ai rien à faire.

Le commis de l'agent de change de monsieur est venu, il a apporté le compte. Un monsieur fait de bonnes affaires, les Autri- ... est monté, apporta Simonin.

Comment sais-tu que j'ai fait de bonnes affaires? Et le cocher, et l'homme aux fleurs.

Simonin, un peu embarrassé d'abord, reprit de l'assurance.

J'ai causé, dit-il, avec le commis; nous sommes du même pays! Et puis la dernière fois qu'il est venu, c'était en janvier, je venais de toucher mon mois et de recevoir les étrennes, alors il a fait pour moi quelques petites faiteries.

C'est bien, dit Homardel, cela ne me regarde pas! Liquide au plus haut! Je gagne dix fois mon revenu! C'est insupportable! Il n'y a rien de vrai de bien faire! Je crie rentier, c'est ... Je veux m'occuper! Je m'ai, je pense, le droit comme tout autre, et cependant, je ne crois à faire, j'éteuvrée me tue.

Et, fit, Homardel, doué d'un caractère doux et facile, il n'était pas habitué dans les affaires, devenait vite impatient et acariâtre, s'emportait au moindre mot, à la moindre contrariété.

Cet emportement frappait surtout le cocher, Simonin, parlant, avait la liberté que lui donnait une longue habitude de vie commune. Il reprochait et quelquefois ses lenteurs, et le avait adopté leur de faire des représentations ... passé.

Homardel, sans se fâcher des hardiesses du valet, était toujours obligé de convenir que les observations de ce dernier étaient assez motivées et, à part lui, il était du même avis. Il n'était sur le cocher et le domestique, qu'il était en quelques années une fortune assez rapide pour considérable. Ignorant des choses de la vie élégante, il avait voulu tout faire y goûter. Pour lui, le beau était le cher.

M. Homardel avait peu de connaissances; par elles c'y se signalerait seulement Jules Du Vivier, de quelques années plus jeune que lui. Les deux personnages étaient connus à l'usine comme, à l'époque de la mort du père de Duvier, dont la fortune consistait en parts dans l'établissement.

Quelques années s'étaient écoulées, et peu dans que Homardel arrivait à la considération de fortune, l'ouvrier devenait l'héritier spirituel. Au moment où commence ce récit, c'est le propre chez Homardel pour un déjeuner de corps. Dans la salle à manger, Homardel, homme de confiance et son valet qu'il avait de sa sœur veuve, lorsqu'il gérait encore l'usine, mais avec un dévouement qui touche à l'oubli.

Pour midi, disait-il, en appuyant sur les mots.

Soyez tranquille, répondait le garçon, rien ne manquera. Je madère soc, le bordeaux tiède, le champagne frappé.

Monsieur m'a aussi recommandé d'avoir des fleurs, ajoutait le valet.

Oui, une corbeille de fleurs pas mal au milieu de la table. J'en ferai la commande en passant chez Mme Prévost.